

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

145 La Cave aux curiosités
Joël Champetier

155 Lectures
Jean Pettigrew et Jean-Louis Trudel

159 Sci-néma
Hugues Morin et Daniel Sernine



N° 143

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit

La Cave aux curiosités

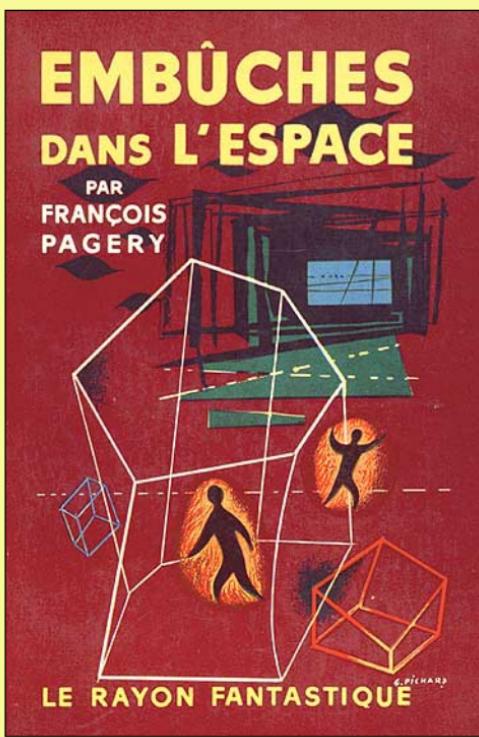
par Joël CHAMPETIER

(avec l'aide inestimable de Guy Sirois et René Beaulieu,
collaborateurs à la recherche)

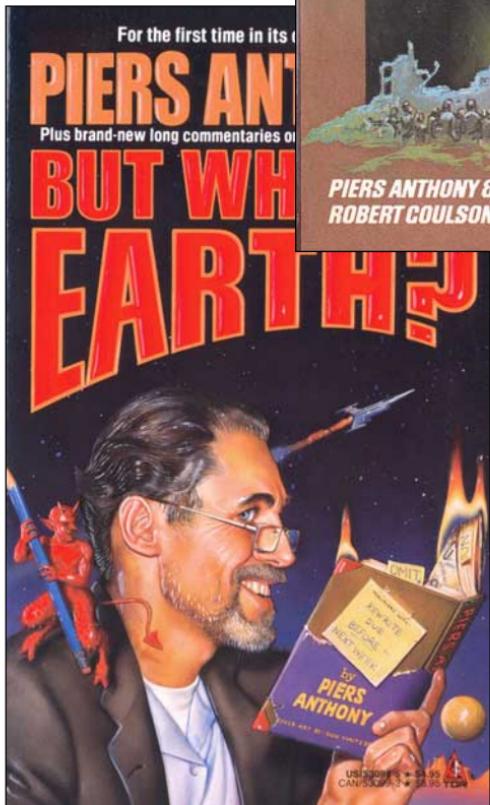
Dans tout ensemble suffisamment vaste et diversifié se glissent des curiosités. Ceci est vrai autant du monde animal, avec ses fourmiliers et ses mantes religieuses, que de l'univers sidéral avec ses pulsars et ses supergéantes gazeuses. Même dans un univers aussi abstrait que les mathématiques, des nombres comme π continuent de surprendre et de mystifier.

C'est dans cet esprit qu'il faut aborder ce petit survol qui n'a d'autre prétention que d'amuser. Mon intention n'est pas de recenser les œuvres les plus bancales de l'histoire de la SF – Dieu sait s'il y en a, mais rien n'est plus banal qu'un mauvais roman. J'ai plutôt essayé de dénicher les œuvres dont l'existence, sur un plan ou sur un autre, est surprenante ; dans lesquelles se combinent de manière inattendue

plusieurs lacunes, bref, des œuvres *curieuses*. Voici un premier exemple, où l'on verra qu'il ne suffit pas d'un titre puéril et d'une couverture d'un style suranné – même si ça aide – pour qu'un roman soit taxé de « curiosité ». Il faut aussi que le nom de l'auteur soit un pseudonyme cachant un auteur qui s'est illustré ailleurs. Car sous le nom de François Pagery se cache un trio d'auteur, H. Calixte, R. Chomet et surtout Gérard Klein, le distingué éditeur d'Ailleurs et Demain. Nos lecteurs seront-ils vraiment étonnés d'apprendre que c'est le seul roman de Klein qui n'a jamais été réédité ?



Mon second exemple est plus insolite, bien qu'il réponde à un fantasme qui a dû être partagé par plusieurs auteurs. En 1989, lorsque Piers Anthony a réédité **But What of Earth?**, un de ses premiers romans (1976), il en a profité pour exposer au grand jour la « bêtise » des relecteurs d'épreuves qui avaient travaillé sur le manuscrit original, en faisant suivre la réédition de près de cent pages de notes où il répond, proteste et, surtout, vitupère contre ses tourmenteurs.



1.25
72044

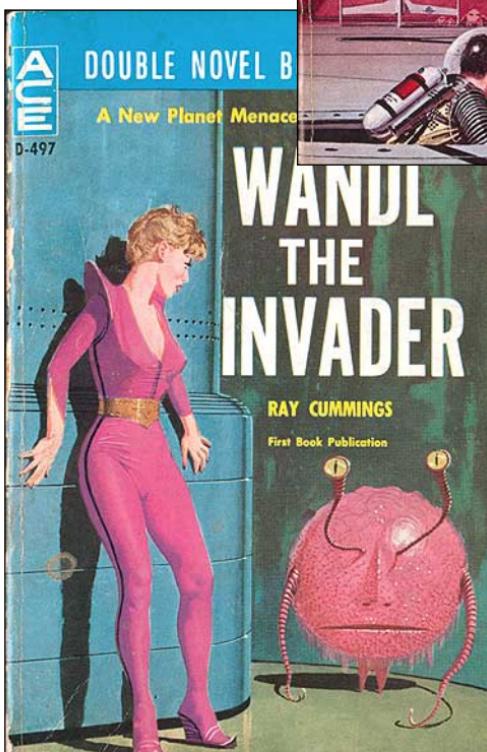
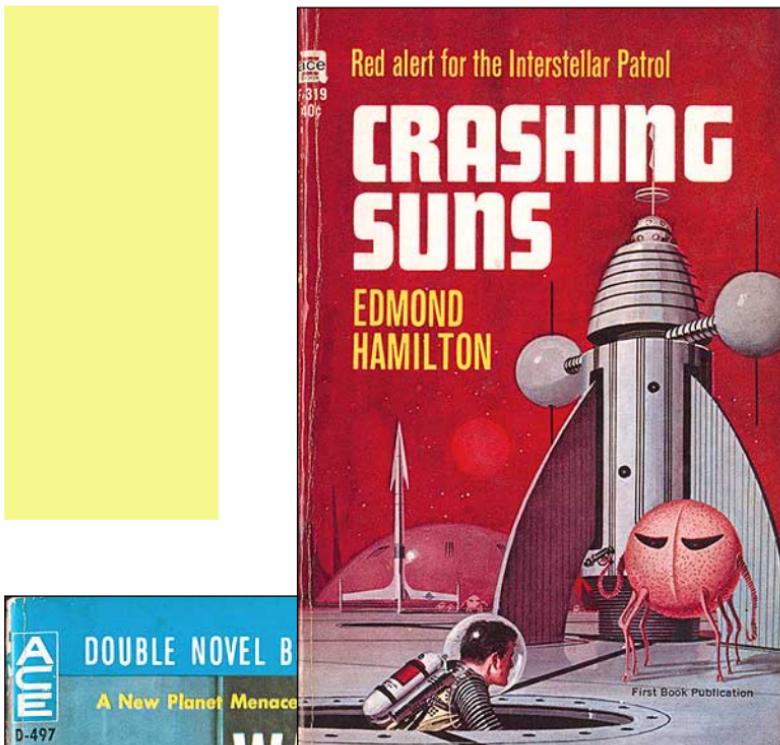
Laser Books 44

BUT WHAT OF EARTH?

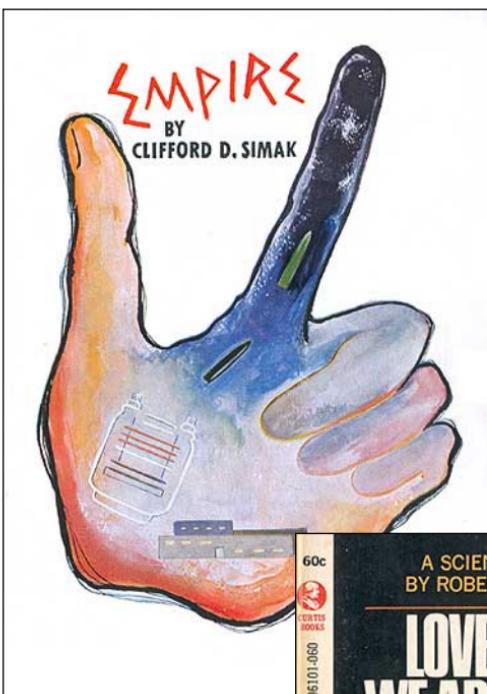
PIERS ANTHONY & ROBERT COULSON
KELLY FREAS

Entre d'autres mains, l'exercice aurait pu être instructif et amusant. Hélas, Piers Anthony se ridiculise en se prenant au sérieux, qualifiant toute l'affaire « d'affront », de « sordide ».

Oui, les commentaires rapportés des relecteurs sont parfois contestables ou paresseux, mais la réalité est que le roman est *mauvais* dans ses deux incarnations! Le seul véritable sentiment que l'on ressent pour les correcteurs est la pitié à les imaginer en train d'améliorer un roman aussi poussif et ennuyeux. Bizarre, vraiment.



Qui n'a pas versé une larme nostalgique et émue en souvenir de la période « boule rose » de la SF ? Notez que seul un examen superficiel peut laisser croire qu'il s'agit de la même race extraterrestre : pattes et tentacules démontrent qu'il s'agit de deux génotypes différents. Tout cela prouve que la convergence de l'évolution est à l'œuvre à travers la galaxie. Une autre conclusion (provisoire?) : la forme ronde et rose est généralement associé à... l'agressivité.



Résumons brièvement les origines de cet unique roman de Clifford D. Simak à n'avoir jamais été réédité et encore moins traduit. Serait-ce dû au fait qu'il s'agit en réalité d'un roman de Joseph Campbell, réécrit mais par la suite désavoué par Simak ? C'est la thèse soutenue par Guy Sirois dans le n° 22 de **Bifrost**, un spécial consacré à Simak. Allez savoir, c'était peut-être un autre doigt qui devait se dresser à l'origine !

A SCIENCE-FICTION NOVEL
BY ROBERT MOORE WILLIAMS

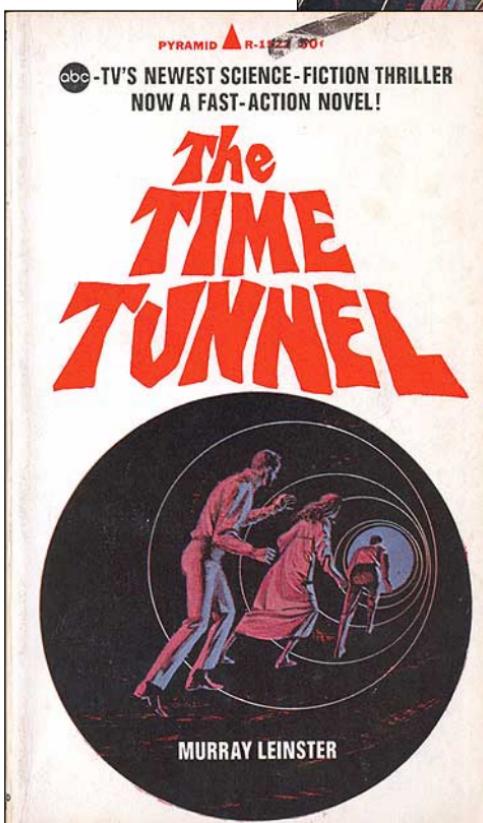
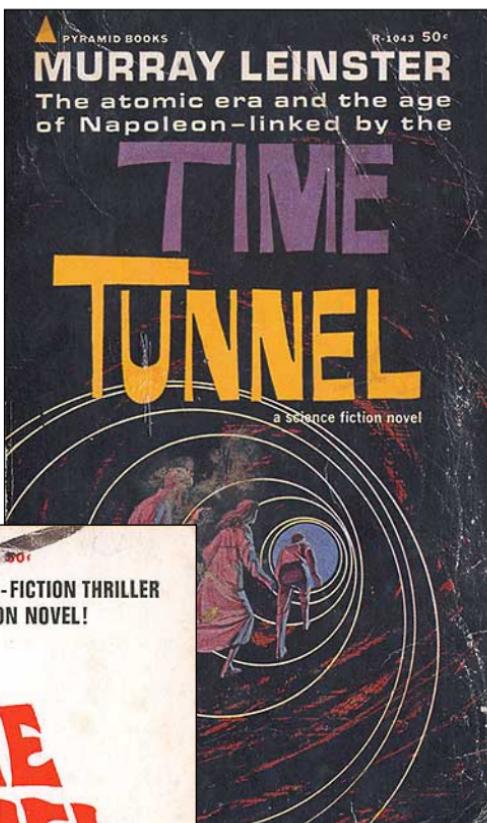
LOVE IS FOREVER- WE ARE FOR TONIGHT

Curiosité, disions-nous ? Que penser d'un auteur, Robert Moore Williams, qui a réussi à publier son autobiographie en la faisant passer pour un roman ? L'éditeur, semble-t-il, n'y a vu que du feu. Même Clute et Nicholls le présentent comme un roman dans la première édition de leur encyclopédie (mais rebatissent les faits dans la seconde édition, tout de même). Ce qui nous amène à une question inquiétante : certains éditeurs lisent-ils ce qu'ils publient ?

Ah ! Voici les résultats d'une des décisions les plus incompréhensibles de l'histoire de l'édition SF, le genre d'événement qui nous fait douter de la nature du réel.

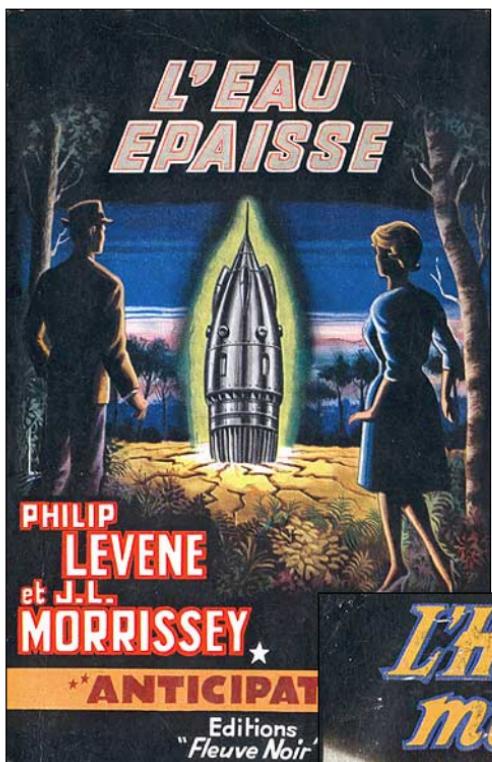
En décembre 1966, Pyramid Books réimprime **Time Tunnel**, un roman de Murray Leinster originellement publié en 1964.

Jusque-là, ça va. *Un mois* plus tard, janvier 1967, chez le même éditeur, reparaît un livre du même auteur, avec le même titre et à peu près la même couverture.



Sauf qu'à l'intérieur, il s'agit d'un roman *different*, de fait une novelisation de la série télévisée bien connue produite par Irwin Allen, adaptation qui jusqu'à preuve du contraire a aussi été écrit par Murray Leinster.

Dickien, n'est-ce pas ? L'esprit vacille à imaginer par quel tortueux processus de décisions ou d'erreurs un éditeur a pu publier un aussi étrange doublet.



ou L'Androïde livide de l'astéroïde morbide. Un titre comme **Bang!** intrigue, avouez-le (que seul un distractif confondra avec **Brang**, autre roman de la collection). D'autres, soyons juste, exhalent une poésie indéniable : **Où finissent les étoiles** et **Mais si les papillons trichent**.

Les célèbres couvertures de Brantonne ont aussi beaucoup contribué au souvenir que l'on garde de la collection, même si certaines, il faut bien le constater, font rire...

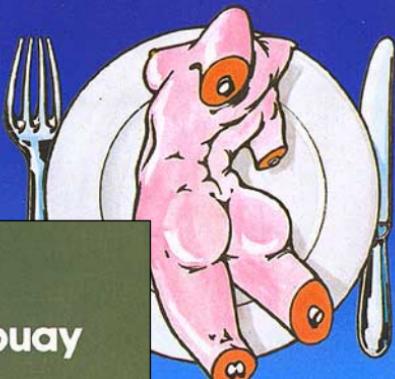
Un titre suffisamment étrange peut faire basculer un roman dans la catégorie des curiosités. Je ne sais pas pour vous, mais moi, cette fameuse eau épaisse m'a fait rêver. D'autant plus inattendu que le titre original de cette traduction est **City of the Hidden Eyes**.

Il faut dire que la défunte collection Anticipation du Fleuve Noir s'est souvent surpassée au rayon des titres insolites. Comment ne pas évoquer ici les mémorables **Ne touchez pas aux Borloks, Parle, Robot !**, **Joklun-N'Ghar la maudite**, **Les Cosmatelots de Lupus**, **Les Psycors de Pââl Zuik**



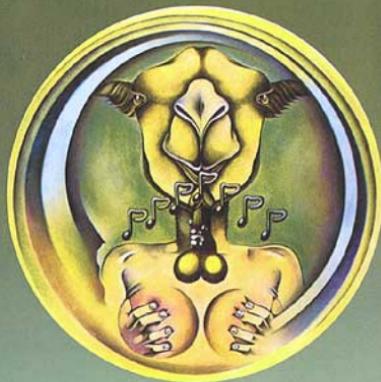
Ce qui ne signifie pas que les autres éditeurs français ont toujours eu tout bon. La collection Présence du futur a eu quelques épisodes... comment dire... d'égarement. Je demande au jury du Bon Goût français de bien examiner ces deux pièces à conviction. La première se passe de commentaires – reconnaissons que ce n'est pas un livre qui passe inaperçu (curiosité oblige, le dessin est de l'auteur Philippe Cousin).

présence du futur
philippe cousin
mange ma mort



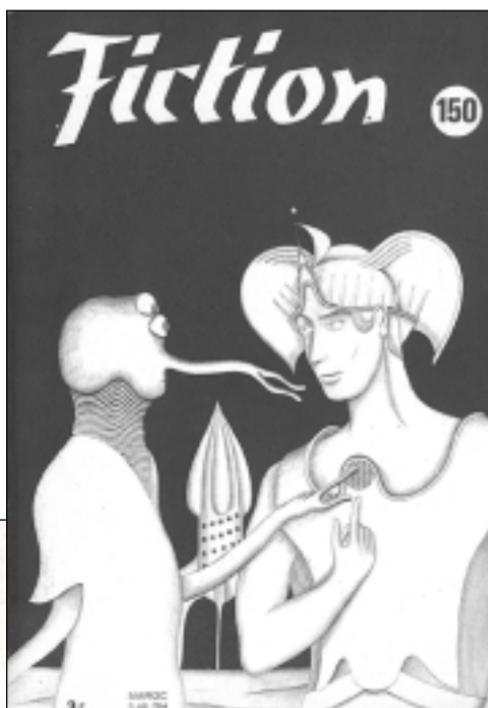
présence du futur
dominique douay
strates

denoël

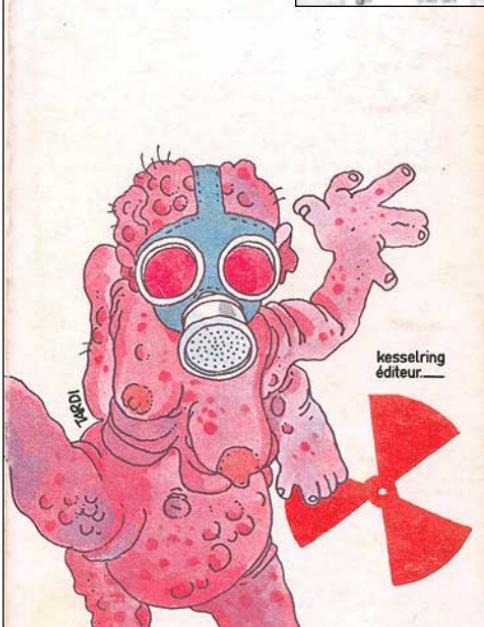


denoël

Quant au second, non, vos yeux ne vous trompent pas, c'est bien un chameau qui se caresse les seins avec un pénis en érection qui semble jouer de la musique. (Sans doute vaut-il mieux, encore cette fois, éviter tout commentaire et passer à la prochaine page.)

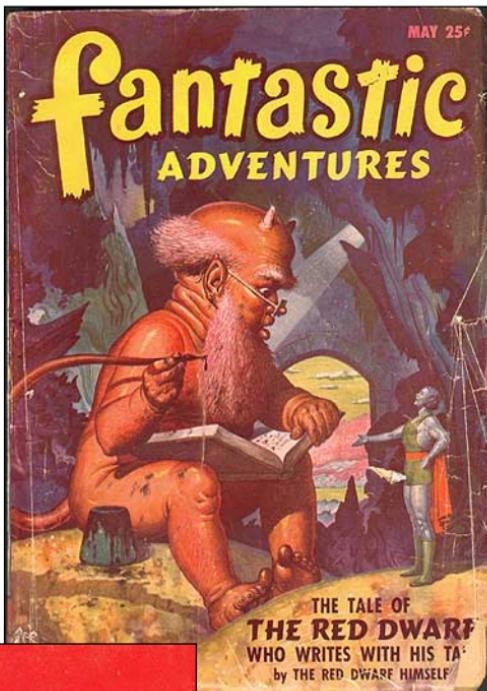


Alerte ! n°1



Dans l'éventualité (très peu probable !) où un de nos dignes lecteurs aura été déçu par une couverture de **Solaris**, je me permets d'offrir deux exemples du passé qui devraient relativiser les choses, surtout considérant que les artistes sont des professionnels connus. Celle du haut est de Jean Alessandrini et celle du bas est de Tardi.

Car il faut bien dire que si la hideur et la maladresse n'ont pas épargné l'édition de la SF, elles ont parfois atteint des sommets qui dépassent l'affront au bon goût. Faut-il se surprendre qu'après la publication de ce numéro de **Fantastic Adventures**, et d'autres du même acabit, la SF ait eu de la difficulté à être prise au sérieux ? Notez – curiosité – que le nain rouge du titre est en fait un géant. Gag ou malentendu ? Peu importe : ouh, que c'est laid !



***Lost Race
of Mars***

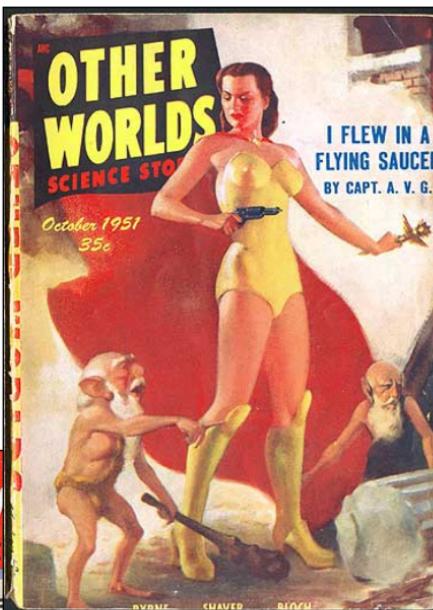
By ROBERT SILVERBERG

TX 535



Et même les plus grands – Robert Silverberg en l'occurrence – n'ont pas été épargnés. Notez aussi l'illustration intérieure. Certes, il s'agit d'un roman pour la jeunesse, mais cela n'excuse pas tout !

Je n'allais quand même pas terminer ce survol sans vous offrir quelques images de charmantes demoiselles court-vêtues. Il faut reconnaître que le choix n'a pas été facile parmi un aussi vaste corpus. Remarquez que ce n'est pas moi qui ai coupé le titre et les noms des auteurs sur la couverture de **Other Worlds** : l'original est bel et bien mal coupé, ce qui illustre à quel point ces périodiques étaient produits en vitesse.



Et à l'instar de cette gracieuse créature, je vous salue en espérant que ces quelques pages auront donné le goût à nos lecteurs de renouer à l'occasion avec le passé de notre littérature préférée. Le sourire qui a accompagné ma recherche en était un de surprise et d'attendrissement beaucoup plus qu'un de moquerie. J'ose croire que ce fut le cas pour vous aussi.

Joël CHAMPETIER

Natif de l'Abitibi mais Mauricien d'adoption, Joël Champetier a à son actif plusieurs romans et nouvelles touchant à la SF, le fantastique et la fantasy. Il a gagné plusieurs prix, dont le Grand Prix de la SFFQ pour son roman **La Mémoire du lac**. Son roman le plus récent est **Les Sources de la magie**, tandis que son roman **La Peau blanche** sera adapté pour le cinéma (tous ces titres ayant été publiés aux éditions Alire). Il est aussi le rédacteur en chef de **Solaris**, revue dans laquelle il a publié « Huit Harmoniques de Lumière » (n° 136).



L e c t u r e s

Michael Bishop

Requiem pour Philip K. Dick

Paris, Folio (SF 86), 2002, 514 p.

Michael Bishop est un auteur peu traduit – non, je ne nommerai pas ceux que je considère comme *trop* traduit –, voire ignoré par l'édition française, et il aura fallu attendre une décennie (parution originale en 1987, traduction française dans la collection Présences, chez Denoël, en 1997) avant que ne soit disponible **Requiem pour Philip K. Dick**, son hommage personnel à celui que plusieurs considèrent pourtant comme l'auteur le plus déterminant de la SF étatsunienne en France, et un autre cinq ans avant que le dit hommage romancé ne soit disponible pour le commun des mortels francophones qui n'avait pas les moyens d'acheter le grand format.

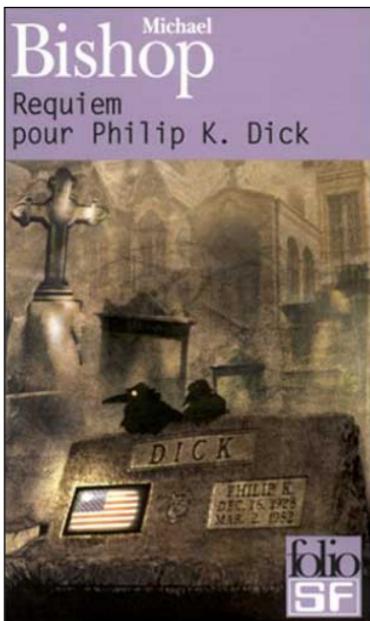
Bref, quinze ans après sa parution, qu'en est-il de cet univers parallèle dans lequel les États-Unis ont remporté brillamment la guerre du Vietnam, Richard Nixon, dit Richard 1^{er}, savoure son quatrième mandat présidentiel, il existe une base lunaire et Philip K. Dick, qui vient de mourir en cette année 1982, était un auteur réputé de littérature générale avant de se fourvoyer dans la SF ? Eh bien, disons-le tout net, pour un lecteur ou une lectrice qui a connu la dite période de son vivant et, plus particulièrement, lors de son adolescence, l'ensemble n'a pas pris une ride.

Michael Bishop est un auteur brillant, qu'on le sache, et ce n'est pas parce que ce n'est que le troisième de ses quelque vingt romans à paraître en

français qu'il faille croire que l'homme a succombé à la facilité en s'emparant du personnage de Dick. Pas du tout !

Requiem pour Philip K. Dick est un roman qui offre plusieurs niveaux de lecture, tous plus intéressants les uns que les autres.

Il y a d'abord l'uchronie pure et simple, qui est intelligente, bien développée et, en ces temps de paranoïa antiterroristes post 11 septembre 2001, particulièrement troublante. Rappelons-nous que Nixon était un personnage important du maccarthysme, époque peu glorieuse de pure paranoïa communiste chez nos voisins du Sud. Puis il y a le retourment



complet de la situation réelle de Dick par rapport à notre réalité. D'auteur SF plutôt impopulaire dans son propre pays et de plusieurs manuscrits réalistes non publiés, voici l'homme devenu un auteur littéraire obscur, mais bien coté, qui a sombré par après dans la science-fiction, ce qui lui a valu les foudres de l'État et la non-publication de ces manuscrits de science-fiction. Ensuite, et preuve que Bishop connaît extrêmement bien l'œuvre et la manière de Dick, il y a l'histoire proprement dite, celle de Cal Pickford, un homme ordinaire qui travaille dans une animalerie, et celle de sa femme, une psychologue. Tous deux seront graduellement entraînés – à leur corps défendant, bien entendu – dans le grand et fou tourbillon paranoïaque des puissants du moment, Richard Nixon en tête. Enfin, et c'est peut-être à ce niveau que certains lecteurs auront le plus de difficulté à s'y retrouver, Bishop nous offre un Philip K. Dick désincarné, un fantôme aux connaissances étranges dont la principale mission semble d'exorciser le Président des États-Unis, mais peut-être aussi de ramener la trame de cet univers vers une réalité qui n'est pas celle à laquelle rêvent les principaux protagonistes du roman, et encore moins vers la réalité du lecteur ou de la lectrice. Ce qui nous donne un final passablement... décoiffant, dirompus, dont je ne vous dis pas plus afin de ne pas déflorer votre plaisir. Ou votre ahurissement final !

Une lecture qui, à certains moments, n'est certes pas facile et qui demande quelques prérequis, mais qui nous rappelle que la science-fiction, c'est aussi ça, c'est-à-dire un lieu de liberté totale pour les esprits subversifs.

Jean PETTIGREW

Roland Wagner
Babaluma
 Nantes, L'Atalante, 2002, 411 p.

Cette nouvelle livraison de la série des *Futurs Mystères de Paris* poursuit sur la lancée amorcée par l'auteur depuis quelques livres. Tem, le détective transparent, retrouve presque tous ses amis et collaborateurs dans une aventure qui le ramène au mystère central de l'événement qui a sonné le glas du vingtième siècle – l'intrusion de la *psychosphère* dans la réalité quotidienne lors d'une Terreur dont le nom n'est sans doute pas un hasard. Réminiscence historique ou non, le caractère révolutionnaire de cette Terreur trace la ligne entre l'avant et l'après du futur imaginé par l'auteur, entre l'Ancien Régime et le Nouveau.

Embarqué dans une enquête éclair pour identifier le père véritable de son ami Ramirez, Tem tombe dans une vaste chasse-trappe du nom de Plessis-Robinson, une banlieue parisienne qui est le bastion de puissances hostiles où vont se croiser allègrement des archétypes incarnés, des fantomas plus serviables qu'à l'habitude et le renfort de choc des amis du détective. Et beaucoup de chats et chatons... Le résultat est assez bordélique (la preuve étant qu'une certaine chatte a du mal à y retrouver ses petits, si si !), hésitant entre le grand affrontement pyrotechnique d'une fin en apothéose et quelque chose de plus carnavalesque, avant d'opter pour une combinaison des deux, assaisonnée des déductions d'un détective dont les talents de compréhension sont mis à rude épreuve par cet embrouillamini.

Ce faisant, Wagner abat un peu plus son jeu. En effet, en se réclamant explicitement des *Mystères de Paris* d'abord explorés par Sue, puis déclinés

par Léo Malet à raison d'un roman par arrondissement, l'auteur pouvait s'inspirer au départ de deux modèles potentiels.

Le roman de Sue s'intéressait au Paris d'en bas en pratiquant une section transversale des classes sociales d'alors, sans toujours se borner à Paris proprement dit. Les romans de Malet se promenaient plus exclusivement dans Paname, en illuminant la variété des milieux sociaux, ethniques, idéologiques et professionnels de la ville de son époque. Si les romans de Malet sont plus riches et sans leur nier un point de vue affirmé, il leur manque l'unité du projet apparent des **Mystères de Paris** de Sue.

Or, Wagner semble avoir clairement opté pour autre chose qu'une simple exploration des secrets et bizarries de son futur Paris. Tout d'abord, de livre en livre, il sort de plus en plus de la ville proprement dite. Ainsi, l'action de ce roman se passe presque entièrement au Plessis-Robinson. Ensuite, après avoir esquissé les grands traits

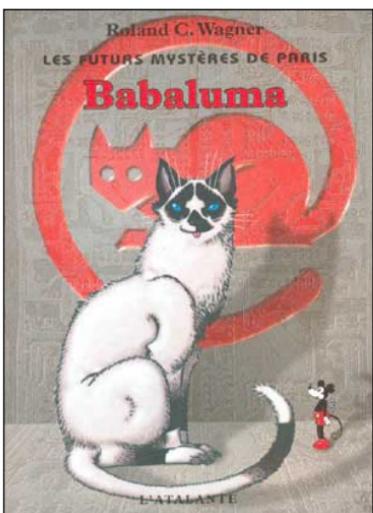
d'une société transformée essentiellement pour le mieux dans les premières aventures de Tem, Wagner délaisse de plus en plus cet aspect de son monde pour en révéler plutôt les aberrations et les dessous sordides. Même si ce n'était peut-être pas dans son intention initiale, il échafaude progressivement un schéma susceptible d'englober et d'éclairer tout ce qui est arrivé à son détective au borsalino vert fluo, Temple Sacré de l'Aube Radieuse, depuis le premier livre.

En même temps, Wagner exploite un matériau plus personnel, tiré en partie de ses œuvres antérieures, en partie de son vécu, dont il fait le substrat mythique des *Futurs Mystères de Paris*. Ce travail intertextuel crée du coup plusieurs catégories de lecteurs, j'en ai l'impression.

Il y a ceux qui seront conscients, à des degrés divers, de la part d'autofiction dans ce livre-ci et de la projection de l'auteur dans son propre ouvrage. Il faut toutefois souligner qu'au bout du compte, l'auteur seul serait en mesure de démêler le vrai du faux: pour tous les lecteurs, y compris ceux qui connaissent l'œuvre de Wagner sur le bout des doigts, je crois qu'il reste un espace d'incertitude d'où surgit précisément la fiction. Ceux-ci, à tout le moins, peuvent se faire une idée plus ou moins nette de la richesse des liens tissés par l'auteur et de l'habileté de son jeu avec le réel.

Et puis, il y a les autres lecteurs, qui risquent de voir dans cet échafaudage extrêmement complexe des complications inutiles, qui confèrent à l'ouvrage une épaisseur certaine, mais au détriment de la clarté de la lecture.

Pour les uns et les autres, il reste toujours le ton particulier à Wagner, son humour, sa fantaisie, son sens de l'invention. Toutefois, peut-être parce



que l'imbrication du réel avec la fiction aurait guidé ce livre-ci plus que les autres, il m'a semblé qu'il y subsistait moins de place pour l'invention propre à l'auteur. De plus, les trous béants d'une intrigue clairement chorégraphiée pour aboutir à l'affrontement grandiose de la conclusion sont expliqués par l'intervention de puissances qui ont tiré les ficelles dans les coulisses, fort commodément pour l'auteur.

Malheureusement, la ficelle est un peu voyante...

En somme, il s'agit d'un « Futur mystère de Paris » fidèle à lui-même, mais un peu en dessous de ce à quoi la série nous avait habitués. On peut espérer que l'auteur, s'étant ménagé une pause pour régler quelque chose qui lui tenait à cœur, va repartir du bon pied.

La révélation finale est, après tout, assez costaude pour laisser présager des étincelles...

Jean-Louis TRUDEL

BONNE NOUVELLE: LES JEUNES ONT ENCORE LE GOÛT DE LA LECTURE MÊME S'ils SONT MOINS NOMBREUX À USER LEURS FONDS DE CULOTTE SUR LES BANCS D'ÉCOLE.





Sci-néma

© 2002 Twentieth Century Fox and DreamWorks

Chapitre 11

Fin d'un autre été : **Minority Report**, vingt ans après **Blade Runner**, une autre adaptation de Dick qui fera date.
Puis, Shyamalan récidive avec **Signs**.

Par Hugues Morin [HM] et Daniel Sernine [DS]

De **Blade Runner** à **Minority Report** en passant par **Total Recall**

Philip K. Dick n'est pas le plus connu des auteurs de SF. Il n'est pas le plus adapté au cinéma. Pire encore, ce ne sont pas nécessairement ses œuvres maîtresses qui ont fait l'objet d'adaptations. Pourtant, au fil des deux dernières décennies, son œuvre a servi de source d'inspiration à quelques grands films. Peu d'auteurs peuvent en dire autant.

Le cas de **Minority Report** est intéressant car, bien que fort différent, visuellement et philosophiquement, de **Blade Runner**, on ne peut s'empêcher de songer au chef-d'œuvre de Ridley Scott lorsque l'on voit certaines scènes du dernier film de Steven Spielberg.

Qu'est-ce qu'il y a chez Dick qui fournit la base de grands films ? Car une chose étonne ; il est exceptionnel que l'on termine la lecture d'un roman ou d'une nouvelle de Dick en s'exclamant : wow, ça ferait un bon film. On voit plutôt les difficultés que l'on aurait éventuellement à adapter l'histoire ! J'ai relu la nouvelle dont **Minority Report** est tirée avant d'aller voir le film, question de rafraîchir ma mémoire et, ma foi, en sachant qu'on en avait fait un

film, je me suis dit, oui, il y a des éléments intéressants, mais encore ? Car dans la plupart des histoires de Dick, une bonne partie de l'action se passe dans la tête des personnages, et les questions philosophico-futuristes sont souvent très complexes, plus complexes que celles auxquelles l'amateur de cinéma moyen est habituellement confronté, surtout en SF.

La réponse à notre question est peut-être assez simple : bien que les œuvres dont ces films sont inspirés soient relativement peu importantes dans le corpus de Dick, et par conséquent dans celui de l'ensemble de la SF, on y trouve des idées et de « l'espace » pour s'amuser avec elles. Comparez **Minority Report** à la nouvelle dont il est issu ; répétez l'exercice avec **Blade Runner** et **Do Androïds Dreams of Electric Sheep**s. Vous repérerez vite les libertés importantes prises par les cinéastes. La même constatation s'applique à **Total Recall**.

J'attribue justement la réussite de ces films à la liberté que laisse Dick au lecteur pour imaginer ce qu'il raconte. Dick n'est pas un très grand fournisseur de détails ; il offre plutôt au lecteur une plate-forme pour imaginer le reste avec ses propres yeux. Une ambiance. Et le procédé doit fonctionner quelque part puisque l'auteur lui-même, en assistant à une projection spéciale de **Blade Runner** avant sa sortie en salle, avait demandé à Ridley Scott comment il avait fait pour recréer exactement ce qu'il avait en tête.

Comparons avec d'autres auteurs de fantastique et de science-fiction, qui ont un style plus visuel, dont les œuvres semblent plus faciles à adapter. Citons Stephen King, le plus populaire des auteurs auprès des cinéastes, dont l'œuvre, toute proportion gardée, n'aura fournie que quelques excellents films pour un nombre incroyable de films moyens bien inférieurs aux histoires dont ils se sont inspirés. Et même chez cet auteur célèbre, qui aurait prédit que les deux meilleurs films tirés de son œuvre seraient **Stand By Me** et **The Shawshank Redemption** ?

Pour en revenir à Dick, on pourrait aussi suggérer que la longueur de ses œuvres y est pour beaucoup. Il ne fait pas dans l'éléphantique, les scénaristes n'ont donc pas à se débarrasser des trois quarts de l'histoire pour la transposer à l'écran. Quoi qu'il en soit, Philip K. Dick est certainement un cas à part dans l'histoire de la SF au cinéma, puisque les grands films de SF sont très rarement des adaptations de romans ou nouvelles. C'est arrivé, mais moins souvent que l'on serait porté à le croire. Et l'aspect positif de cette situation, c'est que l'œuvre de Dick est encore très riche en idées non-exploitées au cinéma et je ne doute pas que certains producteurs de Hollywood s'en rendent maintenant compte – mais est-ce *réellement* une bonne nouvelle ? [HM]



Minority Report : Commentaire majoritaire

On aura compris à mon introduction que j'ai beaucoup aimé le dernier film de Steven Spielberg. Le scénario, adapté d'une courte nouvelle de Philip K. Dick, est relativement fidèle à l'œuvre d'origine, bien que différent sous plusieurs angles, avec l'ajout d'une finale qui se déroule après la fin de la nouvelle. Dans l'ensemble, le lecteur de Dick n'est pas déçu, les idées dont l'auteur voulait traiter dans son histoire sont présentes à l'écran et, ma foi, c'est le principal.

C'est l'histoire de John Anderton, le détective en chef de l'unité Pré-Crime de Washington. L'unité représente une sorte de projet pilote, qui pourrait éventuellement être reproduit un peu partout dans les grandes villes américaines. Le fonctionnement de Pré-Crime pivote autour de trois précogs, des mutants qui peuvent apercevoir l'avenir, de manière bien incomplète d'ailleurs, mais les spécialistes de Pré-Crime ont appris à décoder ses visions pour prévoir certains crimes – exclusivement des meurtres. Pré-Crime fonctionne bien, aucun meurtre n'a eu lieu depuis son implantation, chaque meurtrier potentiel ayant été arrêté ayant que son crime ne soit commis.

Les choses se compliquent pour Anderton lorsque c'est lui qui est identifié comme le meurtrier potentiel d'un homme qu'il n'a jamais vu de sa vie. Il s'enfuit, poursuivi par les membres de l'unité qu'il dirigeait. Convaincu de son innocence, Anderton devra tenter de demeurer en liberté pour prouver que Pré-Crime a fait une erreur. Il réalisera du même coup que s'il a raison, le système est loin d'être aussi parfait qu'il croyait, à moins bien sûr qu'il ne fasse l'objet d'une conspiration. Les réponses à ses questions se retrouvent peut-être dans la tête des précogs, puisque ceux-ci ne sont pas toujours d'accord sur une « vision ». Il arrive que la prédiction d'un des

précogs diffère de celui des deux autres, qu'il voit un futur différent; il s'agit alors d'un rapport minoritaire.

Ce résumé démontre bien la force des idées de Dick. Le film ne fait que commencer et déjà on a plus d'idées originales que dans l'ensemble des autres films de SF produits en un an. Pour le lecteur aguerri de SF, rien jusqu'ici n'évoque quelque chose de profondément nouveau, mais pour l'amateur qui obtient sa dose SF au cinéma, il y a une richesse dans ce film qui est exceptionnelle et qu'il est important de reconnaître.

Le réalisateur est bien servi par ses expériences passées. On reconnaît notamment le sérieux avec lequel les recherches ont été effectuées pour la création visuelle d'un futur pas trop éloigné; visiblement, l'exercice kubrickien de **A.I.** aura été profitable. À la direction photo, Janusz Kaminski (collaborateur régulier de Spielberg, mentionnons **Schindler's List**) fait un travail remarquable; la texture et les couleurs donnent un caractère visuel unique au film.

Comme dans **Blade Runner**, auquel on ne peut pas éviter de penser lors de certaines scènes, **Minority Report** offre un habile mélange d'idées et d'action, le tout servi par un look futuriste crédible, avec des éléments de film noir et de western brillamment dosés. Autrement dit, **Minority Report** partage avec **Blade Runner** le fait d'être un sacré bon film de SF et un sacré bon film de pur divertissement, et il est extrêmement rare que les deux se combinent aussi bien au cinéma. Par contre, fait aussi désolant qu'intéressant, les deux films n'ont pas réussi à se hisser très haut au *box office*, malgré des réalisateurs et acteurs populaires. Le temps nous dira si **Minority Report** gagnera en réputation autant que **Blade Runner**.

Bien sûr, si on veut absolument trouver des failles, on peut évoquer certains points légèrement plus faibles du scénario. L'exercice est d'autant plus facile qu'il s'agit d'une histoire de paradoxe temporel. Mais ce serait, pour ce cinéphile-ci, jouer au pisse-vinaigre et bouder son plaisir. Certes, le scénario de **Minority Report** ne gagnera pas d'Oscars, et il est plus simple que la nouvelle dont il est tiré, mais simple ne signifie pas simpliste et la cohérence interne du film ne souffre d'aucune brèche majeure. [HM]

Quelques lectures intéressantes

Comme **Solaris** est avant tout une revue littéraire, je ne saurais trop recommander quelques lectures à l'amateur qui a apprécié le film de Spielberg. La nouvelle de Dick, d'abord, quoique difficile à trouver en français, a fait l'objet de deux rééditions récentes dans sa version originale : l'une dans le recueil intitulé **Minority Report and Other Stories**, et l'autre qui comporte seulement la nouvelle,

sous forme de carnet à couverture rigide, qui reproduit la forme d'un rapport d'enquête futuriste. On peut aussi lire l'excellent documentaire **Future Noir : The Making of Blade Runner**, si on est intéressé de près ou de loin à cette œuvre majeure. Pour les amateurs de Spielberg et d'adaptations d'œuvres littéraires, le recueil de Brian Aldiss, **Supertoys Last All Summer Long and Other Stories** ne présente pas seulement la nouvelle dont **A.I.** est tiré, mais aussi deux suites (« Supertoys When Winter Comes » et « Supertoys in Other Seasons ») qui donnent la vision de l'auteur sur le développement de cette idée ; vision fort différente de celle adoptée par Kubrick et Spielberg et d'où la Fée bleue est absente... Notons au passage que Aldiss a écrit ses deux suites 30 ans après l'originale. Si vous êtes un fan de **Blade Runner**, le film et le roman dont il est tiré, vous aimerez peut-être les deux suites écrites par K.W. Jeter : **Blade Runner 2 : The Edge of Human** et **Blade Runner : Replicant Night**. C'est loin de la Sci-fi médiatique, c'est très bavard, mais pas du tout intéressant, pour ceux qui s'intéressent à unifier les divergences entre l'œuvre d'origine et le film. [HM]

Minority Report : Commentaire minoritaire

Comme mon collègue Hugues, j'ai bien aimé **Minority Report**.

Certains films de Spielberg portent à réfléchir. **Minority Report** est de ceux-là. Hélas, l'une des réflexions qu'il m'inspire n'est guère à l'honneur du réalisateur. Dans certaines œuvres, Spielberg a poussé le réalisme à l'extrême. On songe par exemple à la scène du débarquement dans **Saving Private Ryan**. Mais tout réalistes que fussent les bruits d'impact de balles dans la chair des soldats, Spielberg avait laissé de côté un fait majeur, primordial même : ce sont des bataillons de *Noirs* que l'armée étatsunienne a envoyé au massacre (tout comme l'armée britanno-canadienne envoyait des bataillons de Canadiens-français), car on savait que la première vague d'assaut finirait en viande hachée. Vous souvenez-vous avoir vu beaucoup de fantassins noirs dans **Saving Private Ryan** ? Moi non plus.

Minority Report place son action à Washington, l'une des villes les plus violentes (sinon la plus violente) des États-Unis. Mais sont-ce les crimes passionnels qui gonflent les statistiques ? Les professionnels ou fonctionnaires blancs dans les quartiers cossus, égarés de jalouse, poignardant l'amant de leur épouse ? Non, encore là ce sont des Noirs qui s'entretuent dans les quartiers pauvres, en rapport avec les trafics ou la consommation de drogue, les guerres de gangs, la criminalité générée par la misère. Nos trois précogs flottants avaient-ils un bon score pour prédire les engueulades de ruelles qui virent aux fusillades ? Le nom de quelque « *brutha* » apparaissait-il

à l'occasion sur les boules de billard vernies du système Pré-Crime ? Spielberg aura donc accompli l'exploit de traiter de criminalité à Washington sans qu'on voie un seul Noir (si peut-être, un seul, dans la réclame publicitaire projetée par Pré-Crime sur un pan de décor urbain pendant que le personnage de Cruise va acheter sa dose).

D'autre part.

Pré-Crime, c'est le procès d'intention érigé en système. On présume qu'un crime sera commis, ou on redoute qu'un crime pourrait être commis, et on incarcère le suspect avant.

Sommet de Québec, quelqu'un ? Mouvement anti-mondialisation ? Kananaskis ? Au moment même où le film **Minority Report** faisait ses débuts sur nos écrans, des journalistes de médias alternatifs canadiens se voyaient refuser leur accréditation pour assister au Sommet du G8, à Kananaskis dans les Rocheuses. Motif officiel : risques de sécurité. En quoi ces individus posaient-ils des risques ? La loi permettait à la GRC de refuser la divulgation des motifs de soupçon. On pouvait faire appel, mais le Sommet allait être terminé bien avant que l'appel soit entendu.

Là-dessus, Spielberg a bien senti les tendances de la société nord-américaine. Le film était en cours de tournage (plus probablement, le tournage était complété) lorsque les événements du 11 septembre ont fourni aux gouvernements l'occasion rêvée d'adopter des lois abolissant certaines libertés fondamentales – avec une telle diligence qu'on pouvait se demander si les projets de loi n'étaient pas déjà tout prêts, n'attendant que les détails des circonstances pour recevoir leur formulation ultime.

La pertinence, c'est souvent ce qui fait une bonne SF. C'est pourquoi, au-delà de mes réserves sur le caractère propret de **Minority Report** et sa fin doucereuse, j'estime que cette œuvre joue admirablement son rôle de mise en garde – l'une des missions les plus nobles de la science-fiction. [DS]

Signs : Le hasard n'existe pas.

Signs est un excellent suspense de science-fiction. Le mot-clé est ici suspense, et la science-fiction est jouée en mode mineur, avec la plus grande discrétion. Disons que c'est l'anti-**Independance Day**. On ne voit pas les vaisseaux de l'invasion, hormis des lumières dans le ciel à l'intérieur d'un reportage télévisé. On ne voit, non plus... Mais attendez, je vous ai parlé d'un suspense, je ne vais quand même pas le déflorer davantage.

Si vous avez vu la bande-annonce, ou même la page d'accueil du site Web, vous savez que le dernier film de M. Night Shyamalan (« monsieur Sixth Sense ») porte sur les agroglyphes, ces aligne-

ments de symboles souvent circulaires mystérieusement tracés de nuit dans des champs en divers endroits de la planète. Ce phénomène du dernier quart du vingtième siècle est authentique, les explications officielles insuffisantes ; l'une des plus populaires chez ceux qui « veulent croire », était que ces signes balisaient une future invasion extraterrestre. C'est celle qu'a choisie Shyamalan.

Mel Gibson, incarnant un pasteur ayant perdu la foi après la mort tragique de sa femme, vit avec son frère cadet (Joaquim Phoenix), sa fille et son fils incarné par un Culkin, Rory celui-là (qui n'est pas tout à fait l'excellent Kieran Culkin qu'on a vu dans **The Dangerous Lives of Altar Boys**, **The Cider House Rules** et **The Mighty**). Une nuit, des cercles apparaissent dans le champ de maïs du pasteur défroqué, ainsi qu'en des dizaines d'autres lieux sur la planète. Le doute ne dure guère : des vidéos amateurs montrés lors de reportages télévisés (astuce très bien exploitée) annoncent une invasion à l'échelle mondiale. Mais on n'en verra rien : pas de technologie, pas de gadgets, pas de contre-offensive militaire. Le doute, l'anxiété, puis le siège, sont vécus de l'intérieur, à petite échelle, dans une maison de campagne pennsylvanienne.

Terriblement efficace, malgré une assez grosse faille, côté vraisemblance (vous la verrez sans doute vous aussi).

La mise en scène est mesurée, les effets retenus, les périls suggérés. La noirceur est d'autant plus habilement exploitée que certaines scènes angoissantes sont filmées en plein jour, au grand soleil. Comme quoi un bon cinéaste n'a pas besoin de nuits brumeuses ou orageuses pour créer une tension.



L'amie avec qui j'ai vu le film a évoqué Hitchcock (sans doute pensait-elle à **The Birds**), tandis que **War of the Worlds** est mentionné par l'un des personnages. Mais le cinéma et son public ont beaucoup évolué en cinquante ans, et c'est une des richesses de cet art de pouvoir construire sur ce qui a déjà été fait, remanier ce matériau, proposer le reflet inversé, le négatif ou l'antithèse d'autres œuvres abordant le même sujet. Par-dessus tout, **Signs** n'est pas un film sur l'invasion extra-terrestre. C'est un film sur le hasard (ou son inexistence), la surdétermination, la destinée. [DS]

MIB II : Le remake

Si vous aimez rire et vous détendre pour un peu moins de deux heures, **Men In Black II** est pour vous. Si vous avez aimé le premier film (bien que vous ne vous souveniez plus beaucoup du scénario), **Men In Black II** est pour vous. Si vous aimez votre SF plus sérieuse ou vos scénarios plus recherchés, oubliez ça.

Men In Black II voit l'agent J (joué par Will Smith) aux prises avec le retour d'un méchant organisme extra-terrestre qui menace la planète – évidemment – et dont la première visite remonte au temps de l'agent K, malheureusement à la retraite (voir la fin du premier film). On devra donc recruter K de nouveau pour que l'équipe puisse faire face à cette menace.

Bon, on aura compris que de toute manière, le scénario n'est qu'un prétexte à ramener le personnage interprété par Tommy Lee Jones et pour faire encore des farces et poursuites contre les ETs, dans ce qui ressemble plus à un remake qu'à une suite. On prend les mêmes et on recommence. C'est une comédie, et c'est drôle, et c'est tout.

Tommy Lee Jones demeure le plus intéressant des deux acteurs, et si on voulait déplorer quelque chose, c'est qu'avec le premier on avait l'impression qu'il y avait des idées, farfelues certes, mais le début était intriguant. Alors que dans celui-ci, on ne peut s'empêcher de trouver dommage qu'avec un concept qui offre des possibilités presque infinies, les créateurs de **MIB II** ont, en fin de compte, fait preuve de bien peu d'imagination. [HM]

Lilo and Stitch : Le mouton noir

Est-ce moi ou les films d'animation font-ils de plus en plus appel à des idées de fantastique et de science-fiction depuis deux ou trois ans ? Toujours est-il qu'après le succès de comédies comme **Shrek** et **Monsters Inc.**, le studio d'animation de Disney s'est lancé dans un projet moins *cute* que ce à quoi ils nous ont habitués. Les

premières bandes-annonces de **Lilo and Stitch** étaient savoureuses, les secondes un peu moins, mais le film demeure à la hauteur des attentes.

Stitch, c'est le mouton noir de la famille Disney, et au-delà de l'argument publicitaire, ça fonctionne ; à certains moments pendant le film, on a peine à croire que c'est Disney qui a produit ce film ! Car il s'agit d'une créature conçue par un savant fou dans une galaxie lointaine, créature baptisée Experiment 626. Fort, intelligent, hyperagressif et presque indestructible, Experiment 626 est condamné, de même que son créateur. Mais Experiment 626 s'évade et trouve refuge sur Terre, dans les îles d'Hawaii pour être plus précis, où il se fait adopter par la petite Lilo, qui voulait un chien, et dont il bouleversera la vie, bien entendu, mais bien plus encore, puisque ses poursuivants sont sur ses traces.



Lilo and Stitch est un pur régal. Pas seulement à cause de son scénario amusant et plein de trouvailles et de références, mais aussi grâce à la qualité du dessin, avec beaucoup de travail à l'aquarelle. Les premières photos m'avaient un peu inquiété, tout ça avait l'air définitivement trop pastel à mon goût, mais non, le résultat est superbe, les personnages attachants, bref, c'est le meilleur Disney que j'ai vu depuis des années.

Bien entendu, les amateurs de SF plus sérieuse préféreront encore se tourner vers **Atlantis**, puisqu'ici la SF est le prétexte pour la comédie, mais en y regardant de plus près, il y a tout de même un peu plus dans **Lilo and Stitch** qu'il n'y paraît. Ce qui en fait un film d'autant plus intéressant. [HM]

Reign of Fire : Fumeurs s'abstenir

Reign of Fire est une curieuse bête, sortie de nulle part. Plus curieux encore, ce film de dragons au XXI^e siècle a été réalisé par Rob Bowman, qui a fait le film des *X-Files* (**Fight the Future**) et réalisé plusieurs épisodes des *X-Files*, puis des *Lone Gunmen*.

Les travaux de forage pour une nouvelle ligne de métro sous Londres mettent à jour une grotte où les dragons s'étaient réfugiés depuis des siècles. Oui oui, les dragons, ceux qui ont exterminé les dinosaures voilà très très longtemps. Un garçon, fils de l'ingénier responsable du forage, est le premier à les voir et à échapper (de peu) à leurs flammes.



Bond vers le futur. On se retrouve trente ou quarante ans plus tard, sur une Terre dévastée par la guerre-éclair entre les hommes et cette vermine géante au taux de reproduction formidable (et d'autant plus surprenant que, nous dira-t-on, un seul mâle – sur toute la planète – a pour fonction d'ensemencer tous les œufs de dragons). C'est commode pour focaliser la lutte des héros. Car héros il y a, entre autres une communauté vivant à la Mad Max dans les caves d'un château-fort anglais, sous la bienveillante autorité d'un dénommé Quinn dont on apprendra qu'il est le gamin du début. Arrive un Matthew McConaughey méconnaissable, rasé et gonflé aux stéroïdes, un militaire étatsunien arrogant (excusez le pléonasme) qui a eu quelque succès en Amérique avec ses hélicoptères. Son groupe est bien organisé et téméraire, mais lorsque sa première chasse en territoire anglais échoue, c'est papa Dragon en personne qui se fâche (il est pas mal plus gros que ses dragonnes), qui extermine l'escouade et détruit le château. La seule solution restante : faire équipe et aller régler son compte à la (vraiment) grosse bête à Londres.

Malgré le ton ironique de mon résumé (car il est difficile de prendre au sérieux un scénario percé de trous assez grands pour laisser passer des milliers de dragons femelles), **Reign of Fire** s'avère un film raisonnablement bon. Bien fait, bonne ambiance, très beaux dragons, et de nombreuses scènes d'action fort bien menées (la technique d'attaque de l'escouade héliportée est spectaculaire et vertigineuse, même dans son absurdité). Un film dont il vaut mieux ne pas trop gratter le vernis de vraisemblance, et qu'il vaut mieux

voir en version française, à moins que vous ayez passé les cinq dernières années dans un quartier populaire d'une ville britannique. [DS]

Eight Legged Freaks : Film de série D

J'espère que personne n'allait voir **Eight Legged Freaks** autrement que pour se marrer. On se marre, en effet, comme devant un bon film d'Ed Wood, mais pour ma part je trouvais que ça revenait cher, au prix où se vendent les billets de cinéma dans les grands complexes. Des araignées, devenues géantes après avoir été nourries de criquets dopés aux déchets chimiques, envahissent un patelin du sud-ouest étatsunien. Les clichés habituels sont au rendez-vous : le politicien local ambitieux et lâche, l'ado libidineux, l'héroïne chaste et le petit génie à lunettes, sans compter le fils prodigue (ce brave David Arquette, surtout connu pour son rôle de l'agent Dewey dans **Scream** et ses suites) revenant justement ce jour-là dans sa petite ville natale.

On laisse son cerveau à la porte, on ne s'ennuie pas, mais je vous recommande plutôt de louer **Eight Legged Freaks** pour une soirée entre copains, avec une bonne caisse de 24.

Oh, et les araignées ? Ma foi, c'est très bien fait, et il y a de l'écrapou en masse (vert, l'écrapou). [DS]

Uzumaki : C'est « concept », et c'est japonais

Les passionnés savaient déjà depuis quelques mois que le festival Fant-Asia n'aurait pas lieu cet été. Ils ont été nombreux à se ruer sur les deux films japonais que le Cinéma du Parc avait mis au programme en juillet, histoire de leur procurer une dose minimale de bizarries.



Car **Uzumaki** est une bizarrie (déjà le réalisateur, Higuchinsky, est un Japonais d'origine ukrainienne!). *Uzumaki* veut dire spirale, apparemment ; si on ne le savait pas, l'omniprésence du motif devrait nous mettre la puce à l'oreille. Basé sur le manga de Junji Ito, le scénario raconte l'invasion d'une petite ville japonaise par... oui, des spirales. Ou, plus exactement, par l'obsession de la spirale chez quelques malheureux citoyens, qui finiront par se suicider de manière plutôt... tordue (vous comprendrez), soit se transformeront en limaces géantes (à coquille spiralée, concept), soit finiront en fumée (qui emplira le ciel de nuées spiralées). C'est joué à la japonaise, avec les excès auxquels on s'attend dans cette culture cinématographique très particulière. Il y a une jeune héroïne pure et serviable, Kirie, un héros taciturne et tragique, Shuichi, et des scènes macabres à souhait, pour ceux qui aiment leur rire sanglant (ou leur sang rigolo).

Pourquoi ne pas le louer avec **Eight Legged Freaks**, (si vous le trouvez) ? [DS]

Donnie Darko : Mauvais titre pour un excellent film

Avez-vous entendu parler de **Donnie Darko**? Non? Normal. C'est un film avec un budget relativement petit selon la norme américaine, conçu par une petite compagnie de production et dont le budget de promotion ne lui aura pas permis de distribuer le film en salles comme prévu. J'avais vu une bande-annonce quelques mois avant sa sortie. Ça avait l'air intéressant et prometteur, puis plus rien.



L'affaire avait en quelque sorte disparu de ma mémoire. J'ai récemment aperçu le DVD à mon club vidéo et après la suggestion appuyée d'un ami qui m'a téléphoné au moins quatre fois pour me demander si je l'avais loué (la première fois, c'était à minuit, juste après avoir terminé de l'écouter lui-même), j'ai loué **Donnie Darko**.

Son titre ne le laisse en rien prévoir, mais il s'agit d'un excellent petit film de science-fiction, et représente une des meilleures surprises de l'année. Nous y suivons un jeune homme appelé Donnie Darko, dont la vie bascule lorsqu'il rêve (en somnambule) qu'il fait la rencontre d'un lapin géant qui lui prédit la fin du monde à une date précise et rapprochée. Il se réveille pour réaliser qu'un moteur d'avion s'est écrasé sur la maison familiale. Miraculeusement, tout le monde survit, bien que pour Donnie, le miracle soit dû à son somnambulisme qui l'a amené à sortir de la maison pendant son sommeil. Étrangement, personne ne comprend d'où provient le moteur d'avion à réaction, puisqu'aucun accident n'est reporté par aucune compagnie d'aviation. Lors des semaines suivantes, Donnie reverra souvent son lapin géant, vivra des expériences troublantes, et sera soupçonné de vandalisme par son collège. Il tentera de trouver des réponses, notamment auprès d'une étrange vieille femme qui a écrit un livre sur le voyage dans le temps, il y a de nombreuses années.

Je ne m'attendais pas du tout à une telle qualité de scénario et déplore encore que le film n'ait pas été distribué en salles. Il ne s'agit pas d'un film ambitieux, mais le tout est bien ficelé (on voit venir certaines choses, mais on est surpris par d'autres) et présenté avec une ambiance trouble parfaitement exploitée par son réalisateur. À louer sans hésiter, malgré son titre ordinaire. [HM]

Une page d'histoire : Du fantastique québécois, enfin !

C'est maintenant officiel, deux films de fantastique québécois seront bientôt tournés et distribués en salles. Mieux encore, il s'agit de deux scénarios adaptés de romans d'auteurs bien connus des lecteurs de **Solaris** : Joël Champetier et Patrick Senécal !

En effet, le tournage de **Sur le seuil** a débuté le 26 août dernier, sur un scénario cosigné Patrick Senécal et Éric Tessier, ce dernier assurant également la réalisation du film. Le film, produit par Go Films et dont la distribution sera assurée par Alliance Atlantis Viva-film, mettra en vedette Michel Côté, dans le rôle de Paul Lacasse, Catherine Florent, dans le rôle de sa collègue Jeanne, et Patrick Huard, dans le rôle de l'écrivain Thomas Roy. Sortie prévue pour l'automne 2003. Le budget de tournage est majeur pour un film québécois ; trois millions deux cent mille dollars. Le tournage prendra fin le 4 octobre prochain.

Le tournage de **La Peau blanche**, adapté du roman de Joël Champetier et co-scénarisé par l'auteur et le réalisateur Daniel Roby, devrait débuter en février 2003, pour une sortie prévue pour l'automne ou la fin de la même année. Certains détails demeurent à confirmer, mais nous savons que Michel Poulette et Stéphane Bourguignon ont servi de conseiller au scénario et que la maison de productions, Zone Films, dispose d'un budget de près de un million de dollars. Aucun nom de comédien n'a été avancé sur ce projet pour le moment; on doit s'attendre surtout à de nouveaux visages.

Deux films dont les lecteurs de **Solaris** entendront parler dans les prochaines semaines et les prochains mois, donc. Jamais le fantastique québécois n'aura été représenté de la sorte à l'écran. On trouve bien, ici et là, des productions québécoises en fantastique et en science-fiction au fil des ans, mais les seules connues et largement distribuées ont toujours relevés de la farce (**Karmina**, par exemple), alors que **La Peau blanche** et **Sur le seuil** sont annoncés comme des suspenses fantastiques sérieux, adaptés d'œuvres reconnues de la littérature de SFFQ. Chers lecteurs, c'est une grande page de l'histoire de la SFFQ qui est en train de s'écrire, et on verra des résultats partiels d'ici la fin de l'année prochaine. Pour les effets à long terme, nous verrons bien: vos spéculations sont aussi valables que les miennes ou que celles d'un auteur de SF! Je m'en régale d'avance. [HM]

Hugues MORIN et Daniel SERNINE

- Nouvelliste, rédacteur, micro-éditeur et ancien coordonnateur de la revue **Solaris**, Hugues Morin œuvre principalement dans le milieu du cinéma depuis 1998. Il habite présentement Vancouver, en Colombie-Britannique.
- Romancier et nouvelliste, directeur de la revue **Lurelu** et directeur littéraire de la collection Jeunesse-Pop (Médiaspaul), Daniel Sernine est aussi un des plus fidèles collaborateurs de **Solaris**, revue à laquelle il participe depuis 1975.

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications Bénévoles des Littératures de l'Imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 143 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 143 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne: septembre 2002

© Solaris et les auteurs